

Recensions

Jean-Louis COMBES, *La bijouterie tunisienne*, édition critique de Fathya Barouni-Ben Sedrine, Tunis, Office National de l'Artisanat, 2017, 156 p. dont 87 p. de texte et 66 planches. Même ouvrage, traduit en arabe, sous le titre المصوغ التونسي.

Voici enfin éditée et traduite cette étude de Jean-Louis Combès, qui était demeurée à l'état de manuscrit pendant des décennies. Nous avons là pourtant un document remarquable pour sa précision, dans un domaine éminemment traditionnel de l'artisanat tunisien. L'ouvrage est divisé en cinq chapitres qui abordent successivement : 1. Les matières premières et l'outillage ; 2. Les techniques du travail des métaux ; 3. L'ornementation ; 4. Un essai de dictionnaire de la bijouterie tunisienne ; 5. Des annexes (législation, la bijouterie tunisienne avant le Protectorat, classement des bijoux, etc.). L'étude concerne principalement la bijouterie de Jerba qui, à l'époque (fin des années 1940 ?), était en grande partie aux mains d'artisans juifs, la minorité israélite étant importante dans l'île. Ces artisans/artistes ont utilisé une double ornementation : l'une d'origine arabo-musulmane, l'autre héritée de la tradition berbère. A côté du dessin géométrique, on trouve le décor floral. « Parfois même, note Combès, on note une association de ces deux décorations. Dans ce cas, et sauf exception, le décor géométrique ne se mêle au décor floral que pour déterminer son allure à l'aide de courbes. La géométrie sert de canevas, de treillage, où grimpe le décor floral » (p.51).

Les dessins reproduits sur les Planches font partie du manuscrit ; mais les photos hors-texte qui agrémentent l'ouvrage proviennent du fonds documentaire de l'IBLA.

La 4^{ème} de couverture rappelle que l'auteur du manuscrit était instituteur de formation, venu de France et détaché auprès du Commissariat du Tourisme à Tunis. A ce titre, il séjourna à Jerba de 1942 à 1945, en tant que Directeur du Centre d'Arts de Houmt-Souk. A partir de 1947, il reprit ses fonctions au sein de l'Éducation nationale.

RECENSIONS

Il était important de mettre à la disposition du public ce document, qui témoigne de l'une des branches les plus caractéristiques de l'artisanat tunisien.

André FERRE

Souad JOUINI, *Ibn Sînâ : al-takhyîl wa-l-shi`r wa-l-nubuwwa*, Tunis, Majma`al-Atrach, 2017, 398 p.

L'Auteure avait déjà abordé l'étude de la pensée d'Ibn Sînâ dans le cadre de son Mémoire pour l'obtention du DEA, présenté en 2004 à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis. Il était intitulé *Ta`wîl Kitâb al-shi`r li-Aristû wa-marâhîlu-hu fî l-falsafa al-`arabiyya al-wasîta*. Le présent ouvrage est, par contre, tout entier consacré à celui que l'Occident connaît sous le nom d'Avicenne. L'Introduction évoque un certain nombre d'études de chercheurs arabes ou d'orientalistes qui ont déjà traité l'un ou l'autre aspect de la pensée d'Ibn Sînâ, notamment D. Black, J. Michot, Fazlur Rahman, Salim Kemal, L. Gardet (auxquels on pourrait ajouter les études de A.-M. Goichon).

La voie d'approche, ici, est le *takhyîl*, qu'on peut traduire par « évocation d'images ». En fait, il s'agit, de façon générale, de la place qu'Ibn Sînâ assigne à l'imagination aux différents degrés de la connaissance. Et puisque la pensée de notre philosophe, en cette matière, doit beaucoup à Aristote et al-Fârâbî, le premier des cinq chapitres de l'ouvrage est consacré au *takhyîl* chez les « deux maîtres ». Rappelons qu'Al-Fârâbî fut initié à la pensée grecque par le chrétien nestorien Abû Bishr Mattâ, qui traduisit du syriaque en arabe la *Poétique* d'Aristote. Les quatre chapitres suivants traitent du *takhyîl* selon la conception d'Ibn Sînâ, successivement en poésie, dans le domaine de la prophétie (*nubuwwa*) et en philosophie.

Aussi bien al-Fârâbî qu'Ibn Sînâ ne se contentent pas de répéter la pensée d'Aristote : ils l'enrichissent de leur propre réflexion, à la lumière de leur tradition islamique. Le premier écrivait que l'imagination nous permet de saisir, non pas la réalité des choses, mais leur « imitation », de même qu'on saisit, par exemple, l'image d'un homme reflétée dans l'eau ou dans un miroir. Ce qui indique

RECENSIONS

bien la limite de l'imagination, qui ne peut nous donner une exacte connaissance de l'objet, mais seulement une représentation de lui. Ibn Sînâ sera amené à préciser sur certains points la conception d'al-Fârâbî. Il distingue, entre autres, l'imagination purement sensitive (celle des animaux) de l'imagination rationnelle (chez l'être humain) qui, elle, permet de percevoir les intelligibles. Comme Aristote, Ibn Sînâ affirme que toute pensée induit la formation d'images. Ainsi le *takhyîl* est inévitable, même quand il s'agit de la pensée la plus abstraite. Mais Ibn Sînâ se démarque du philosophe grec dans sa notion de *`aql qudsî* (ou *quwwa qudsiyya*), sommet des facultés humaines et prérogative du prophète ; une notion élaborée à la lumière de la tradition de l'Islam.

Au-delà de la problématique de cet ouvrage fort bien documenté, nous découvrons l'une des filières majeures de la transmission des sciences grecques à l'Occident, dont les chaînons vont d'Aristote à St. Thomas d'Aquin, en passant par les traducteurs nestoriens (en l'occurrence Abû Bishr Mattâ), al-Fârâbî, Ibn Sînâ et Ibn Rushd.

A. FERRE

Soumaya MESTIRI, *Décoloniser le féminisme. Une approche transculturelle*, Paris, Vrin, 2016.

C'est une écriture cristalline qui traverse de part en part les sept chapitres de cet ouvrage de 179 pages, précédés d'un prologue et conclus par un épilogue et un appendice. Soumaya Mestiri y récuse les piliers épistémologiques sur lesquels repose la pensée féministe. Elle cherche à déconstruire pour construire autrement ou, pour reprendre les termes que l'auteure emprunte à Tlostanova et Mignolo,¹ « Learning to unlearn », apprendre à désapprendre les postures confortables, le suivisme épistémologique et les évidences méthodologiques. La posture décoloniale sur laquelle reposent les idées de cet ouvrage a pour ambition de démonter la charpente colonialiste contenue dans l'appréhension épistémique de la

¹ Madina VLADIMIROVNA TLOSTANOVA et Walter MIGNOLO, *Learning to unlearn: Decolonial reflections from Eurasia and the Americas*, Columbus, OH, Ohio State University Press, 2012.

RECENSIONS

recherche -appréhension partagée par les chercheur.e.s du (des) Nord(s) comme par celles et ceux du (des) Sud(s). Cette posture appelle, entre autres, à une « désobéissance épistémique »¹ qui consiste à refuser les impositions épistémologiques et conceptuelles communément admises pour être attentif, dans les observations et les analyses, aux localisations des expressions et des pratiques sociales. La prise en compte de cette diversité des localisations n'est pas comprise comme un universalisme, qui consisterait à se situer dans un modèle hégémonique uni-versel, mais plutôt comme un pluriversalisme² impliquant une réciprocité et reconnaissant la légitimité de la pluralité des manières de dire, de faire et d'analyser.

Pour ce faire, Soumaya Mestiri (désormais SM) commence dans son premier chapitre par critiquer cet islam cliché présenté dans *Le droit des peuples* du philosophe américain John Rawls, notamment à l'égard des femmes musulmanes (et du coup, serions-nous tentés de dire, des hommes musulmans aussi). Pour l'auteure, le maintien des stéréotypes développés par Rawls ne fait pas que montrer l'ignorance des cadres culturels relatifs à l'islam et la méconnaissance de ses contextes sociaux et politiques. Il participe surtout à légitimer et à reproduire des pratiques hégémoniques sous-couvert d'une « rhétorique du salut » (p. 35) au sein de laquelle des femmes doivent être sauvées par d'autres qui, du coup, en deviennent -se revendiquent comme étant- leurs salvatrices. Or, les musulmanes sont loin de vivre une sexualité coupable, affirme SM dans son deuxième chapitre. Elle se fonde sur des écrits (d'hommes, ce qui n'est pas sans poser de questions sur la véritable teneur de la parole des femmes) développant la position de l'islam et le caractère libéré des pratiques sexuelles féminines et reconnaissant leur plein droit au plaisir aux femmes au même titre qu'aux hommes. Un glissement chez ces mêmes auteurs de traités érotiques s'est opéré, poursuit SM, d'une posture égalitaire à celle

¹ W. MIGNOLO, « Epistemic Disobedience, Independent Thought and De-Colonial Freedom », *Theory, Culture & Society*, vol. 26, n° 7-8, 2009, pp. 1-23.

² Sur le concept de pluriversalité, voir W. MIGNOLO, "On pluriversity and multipolarity", in Bernd Reiter (ed.), *Constructing the pluriverse*, Durham and London, Duke University Press, 2018, pp. IX-XV.

RECENSIONS

qui fait des femmes des « vorace[s] et [des] gloutonne[s] » (p. 51). Un imaginaire maintenu tel quel par des auteur.e.s des pays du nord (SM parle d' « occident », p. 53) qui l'ont repris sans l'interroger, nourrissant par là l'imaginaire d'une « altérité foncière » (p. 53).

Les critiques adressées aux actrices et acteurs des NordS n'exemptent pas celles et ceux des Suds. Les chapitres 3 et 4 se focalisent en effet sur les féminismes méridionaux. Ainsi, si les féministes musulmanes n'arrivent pas à faire entendre leurs voix, c'est aussi parce qu'elles reproduisent une relation verticale entre elles et leurs réceptrices (et récepteurs ?). Les féministes progressistes empruntent, quant à elles, une posture de maternalisme politique n'offrant pas aux femmes la possibilité d'une véritable émancipation. Un maternalisme qui ne forme pas mais formate, déclare SM, tout comme l'empowerment censé empuissancer, pour reprendre une terminologie canadienne, et offrir ainsi aux femmes la possibilité de se libérer. Or, ce « maternalisme politique est au local ce que l'empowerment est au global » affirme l'auteure (p. 103). Dans son cinquième chapitre, SM considère en effet qu'il faut repolitiser l'empowerment, vidé de son contenu politique. L'objectif étant non pas que ces femmes s'en tiennent aux statuts qui leur sont assignés sans aucune velléité de transformation mais qu'elles puissent, au contraire, être en mesure de se libérer des carcans pour représenter une force de propositions et de véritable changement des structures de pouvoir actuelles. Pour réussir à horizontaliser les rapports entre femmes et hommes, femmes et femmes, NordS et Suds, SM introduit la notion de *care* (chapitre 7), à condition toutefois de la dégager de sa construction colonialiste et d'habiliter son aspect relationnel de réciprocité. C'est à cette condition qu'il sera possible aux femmes de « troquer l'arrogance contre l'amour » (p. 147).

L'un des points forts de ce livre est de faire exister la pensée décoloniale, encore peu (pas) visible dans le monde académique tunisien. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette absence comme la prépondérance, dans un contexte majoritairement arabophone et/ou francophone, de la langue anglaise dans les écrits décoloniaux ; leur caractère périphérique (ils ont été développés

RECENSIONS

principalement en Amérique du sud) ou le manque de ressources matérielles dont dispose l'université tunisienne. L'on se demande toutefois si l'un des facteurs les plus déterminants de cette absence ne résiderait pas dans l'épistémologie même sur laquelle se fonde la pensée décoloniale. Celle-ci, ontologiquement, impose de se détourner des postures de recherche mainstream pour forger, précisément à partir de cet inconfort épistémologique, ses propres outils. Or, cette attitude implique non seulement de prendre de la distance et d'envisager autrement les collaborations scientifiques, mais aussi de se dépouiller du voile conceptuel, méthodologique et épistémologique communément emprunté pour proposer d'autres manières de comprendre. Mais pour l'heure, l'on demeure la périphérie du centre que l'on peut.

C'est dire si cet ouvrage philosophique portant sur le féminisme dépasse tout à la fois la discipline et le thème¹ pour embrasser l'ensemble des sciences humaines et sociales. « En un sens, avance l'auteure, le problème du féminisme de la frontière n'est pas tant le féminisme, qui ne représente finalement que la partie émergée de l'iceberg, que la matrice coloniale du pouvoir qui le rend possible et visible, c'est-à-dire la frontière -pensée comme limite et clôture » (p. 150). Cette phrase qui, en réalité, précise l'idée d'un féminisme de la frontière, dévoile l'ampleur programmatique du projet décolonial. La posture empruntée dans cet ouvrage montre tout l'intérêt de ne pas réduire les compréhensions à une perspective unique. Car, au final, il ne s'agit pas de changer les langes d'emballage par d'autres mais de rappeler la responsabilité et le point de vue à partir duquel l'on parle pour arriver à accueillir véritablement les diversités épistémologiques.

Myriam ACHOUR

¹ Un *Disputatio* a été consacré par la revue *Philosophiques* aux idées développées dans cet ouvrage : Revue *Philosophiques*, vol. 4, n°1, 2017 [En ligne:] <https://www.erudit.org/fr/revues/philoso/2017-v44-n1-philoso03110/>

RECENSIONS

Ali AÏT MIHOUB, *Bizerte dans la Grande Guerre: un refuge pour les Serbes 1916-1919*, Tunis, Institut Supérieur d'Histoire de la Tunisie Contemporaine, 2018, 207 p.

Le centenaire de l'Armistice du 11 novembre 1918 a été célébré un peu partout dans le monde, notamment en France. La Tunisie n'était pas en reste, puisque un ouvrage vient de paraître à Tunis sur un aspect peu connu : il s'agit de militaires serbes, réfugiés à Bizerte sous l'effet de la guerre. Si le cas des réfugiés russes (1920-1925), puis espagnols, est relativement connu du fait de leur séjour à Bizerte, la communauté serbe, objet de cet ouvrage, est jusque-là peu étudiée ; d'où l'intérêt de cet ouvrage intitulé : *Bizerte dans la Grande Guerre : un refuge pour les Serbes 1916-1919*, paru au même jour de l'armistice, et édité par l'Institut Supérieur d'Histoire de la Tunisie Contemporaine. L'auteur, Ali Aït Mihoub, maître-assistant, chercheur à cet Institut, est spécialiste d'histoire militaire et de la région de Bizerte en particulier (voir à ce propos son ouvrage : *Bizerte sous la colonisation*, en arabe). L'ouvrage est composé de deux parties : Bizerte, un refuge pour l'armée serbe et en seconde partie : Les Serbes à Bizerte, histoire et mémoire.

L'auteur tente d'adopter une nouvelle approche : l'étude des « arrières » dans l'armée ; il ne compte pas écrire la petite histoire dans la grande histoire, mais adopte une approche qui permet une interaction entre le local, le régional et le mondial (p.8).

Pour effectuer ce travail, diverses sources ont été utilisées : d'abord les archives françaises, celles du Service Historique de l'Armée de Terre (notamment la série N), et celles du Ministère français des Affaires étrangères ; les rapports de médecins français qui avaient traité les malades serbes), ensuite les Archives Nationales de Tunisie (la sous série Affaires militaires), mais aussi des sources serbes, qui ont permis d'enrichir le sujet et d'apporter des éléments peu connus jusque-là ; outre la presse, ces différents fonds sont complétés par une source précieuse : les archives des municipalités de Bizerte et Ferryville (actuellement Menzel Bourguiba). Ces registres lui ont permis de connaître les causes des décès, mais aussi les mariages. Il a pu identifier les réfugiés serbes et reconstituer leurs conditions d'arrivée et de séjour à Bizerte entre 1916 et 1919 ;

RECENSIONS

leur nombre est très élevé. Ceux qui ont débarqué à Bizerte étaient estimés à 52 029 (50 289 soldats et 1 740 officiers). D'autres estimations donnent un nombre plus élevé : sur « les 220 000 hommes évacués d'Orient, sur les différents ports de mai 1915 (campagne des Dardanelles) à novembre 1918, 63 173 ont débarqué à Bizerte » (p. 38), des soldats et des officiers et très peu de civils. Ces militaires sont arrivés par vagues après la défaite de l'armée serbe en décembre 1915, par les empires centraux et la Bulgarie. Ils se réfugient chez les Alliés : à Corfou en Grèce, en Corse et à Bizerte. Le mouvement des arrivages est effectué en deux moments importants : le 7 mars 1917 (731 soldats dont 24 officiers) et le 24 mars de la même année (526 dont 12 officiers), sachant que le premier arrivage du 4 août 1916, a été de 423 dont 12 officiers.

Bizerte a évolué sous l'effet de la guerre, d'une base militaire française à un sanatorium. Au début, deux hôpitaux ont été agrandis pour l'hospitalisation des blessés et des malades : l'Hôpital militaire de Bizerte « Caroubier », l'Hôpital maritime de sidi Abdallah à Ferryville). Même si Bizerte n'est pas retenue comme poste de réorganisation de l'armée serbe, la ville a accueilli plus de 50 000 serbes entre 1916 et 1919. Bizerte est le second refuge de l'armée serbe après Corfou.

L'auteur s'est livré à une étude sociohistorique de cette armée, ses origines et ses traits principaux. L'analyse de l'évolution de la mortalité des Serbes à Ferryville-Bizerte à partir des registres municipaux montre qu'il y a eu 2 353 cas de décès au cours des premiers mois de l'arrivée serbe à Bizerte (soit 4,7% des 50 000, chiffre global des arrivées). Le nombre d'invalides est également élevé (750 à Bizerte), nécessitant des soins et une rééducation professionnelle. Une assistance sanitaire était assurée dans les différents hôpitaux de la région de Bizerte ; on y soigne les blessés de guerre, mais aussi soldats atteints de maladies et d'épidémies diverses (année 1916 surtout). Une autre conséquence de la guerre : les maladies neuropsychiques restées longtemps « méconnues » ; certains psychiatres ont vu dans la névrose de guerre une « désertion de l'intérieur » (pp. 96-97). Cependant, outre son côté destructeur, la guerre permet une avancée technique,

RECENSIONS

scientifique et médicale. Sur ce point, la Tunisie est « favorisée par la présence de médecins savants appartenant à l'Institut Pasteur de Tunis, dont Charles Nicolle, Ernest Conseil... » (p.94). C'est à cet Institut qu'on doit la grande découverte pendant la Grande Guerre (1916) du sérum anti exanthématique, testé à Tunis puis relayé par l'Institut Pasteur de Paris qui a pris en charge la fabrication en grande quantité.

La colonie serbe est analysée dans son environnement : on constate à cet égard que les relations entre les Serbes avec la population européenne sont peu développées. Outre l'obstacle de la langue, la plupart des Serbes étaient des militaires qui, vu leur état de santé, étaient obligés de « vivre à l'écart » dans les différents hôpitaux de la région de Bizerte. Alors que les relations avec les Tunisiens étaient insignifiantes (pp. 136-137) ; elles sont entachées d'une certaine méfiance. En écho à la propagande turco-allemande, les Tunisiens voyaient dans ces nouveaux venus des « ennemis pour l'islam et les musulmans ». Par ailleurs, l'un des aspects originaux de cette étude, c'est l'analyse de la vie culturelle des Serbes en exil à Bizerte. Concernant d'abord la religion : elle constitue un « refuge et une identité » (p.139) ; les rites funéraires, les chants, la musique militaire et la chorale « transformaient les obsèques en une sorte de fête collective » (p. 121). Une vie culturelle intense : d'abord la musique, un moyen de divertissement, mais aussi un moyen de « conserver l'identité et de renforcer le patriotisme » (144). Deux groupes de musique se partageaient cette activité, celui de la Garde Royale installé en France et le groupe de musique de la Division de cavalerie resté à Bizerte. Ce dernier a connu grand succès. Il a organisé des tournées en Tunisie, mais aussi en Algérie et au Maroc. Ces tournées avaient servi en particulier à financer des œuvres caritatives. On a enregistré aussi une production théâtrale importante (théâtre serbe au camp de Nador), remplaçant en partie le théâtre serbe de Belgrade endommagé par la guerre. Une production journalistique significative (le quotidien *Napred* a publié à Bizerte 872 numéros entre 1916 et 1918) ; également une production littéraire serbe (en général des recueils poétiques inspirés par la guerre). Toutes ces activités constituaient une « mobilisation intellectuelle » pendant la guerre.

RECENSIONS

Quelles sont les traces de la présence serbe à Bizerte ? Le départ des Serbes s'était étendu sur trois ans (mai 1916-août 1918). Cette présence est marquée par une « mémoire oubliée » : la disparition des lieux de mémoire serbe à Bizerte, des monuments tel que le camp de Nador et de son théâtre ; d'autres monuments ont repris leurs fonctions initiales. On ignore aujourd'hui que « plus de deux milles serbes sont enterrés dans le sol tunisien » (p.163). Le carré serbe à Bizerte fait partie du cimetière chrétien de la ville dès 1920, il a été négligé jusqu'en 1979, date de sa restauration par les autorités serbes. Après la proclamation de la République populaire de Yougoslavie en 1945, le nouveau régime du maréchal Tito a ignoré la mémoire des Serbes réfugiés à Bizerte : leur séjour en Tunisie fut « immémoré » ; aucune allusion à ce sujet lors de sa visite en Tunisie en avril 1961. Silence aussi des autorités tunisiennes. Cependant, un retour de la mémoire est constaté au cours des dernières années, à la faveur d'action d'associations d'anciens combattants et autres. En somme, l'auteur nous livre une recherche très fouillée, qui rend compte de la complexité de la situation. Bizerte, une ville refuge, engagée malgré elle, dans la Grande Guerre, a permis à l'armée serbe de se reconstituer sur les plans sanitaire et culturel. Mais pour plusieurs raisons, la présence serbe à Bizerte a été longtemps ignorée ; un retour à la mémoire est observé au cours des dernières années. La Serbie trouve-t-elle dans cet ouvrage une partie de son histoire, douloureuse certes, mais qui contribue sans doute à préserver sa mémoire de l'oubli ? Cependant, par prudence, ou par manque de liens directs avec le sujet, l'histoire récente des Serbes et des Bosniaques n'a pas été effleurée par l'auteur.

Enfin, quelques points sont à signaler que l'auteur aurait pu éviter : des photos utiles mais peu visibles : pp. 105, 107, 120. A revoir : p.6 (note 1), p. 138 (une répétition).

Habib BELAÏD
ISHTC (Université de la Manouba)

RECENSIONS

Ali AÏT MIHOUB, *Bizerte dans la Grande Guerre : un refuge pour les Serbes (1916-1919)*, Tunis, Institut Supérieur d'Histoire de la Tunisie Contemporaine, 2018, 207 p.

A plusieurs reprises au cours du Protectorat, la base de Bizerte-Ferryville fut utilisée par la France pour accueillir des réfugiés fuyant leur pays en guerre. Ce fut le cas pour plus de 5000 Russes en 1920-1921, ainsi que pour plus de 4000 républicains espagnols en mars 1939. Mais déjà, au cours de la 1^{ère} Guerre mondiale, Bizerte fut choisie comme refuge et centre de soins pour les débris de l'armée serbe condamnée à une retraite désastreuse. Environ 50 000 Serbes, dont la plupart étaient des malades ou des blessés, ont ainsi séjourné à Bizerte entre 1916 et 1919. C'est ce pan de l'histoire de la Tunisie que le présent ouvrage se propose de traiter.

Pour ce faire, l'Auteur non seulement a consulté la littérature consacrée à la Grande Guerre, à la Serbie et à Bizerte, mais il a largement puisé aux différentes archives disponibles : celles de Tunis naturellement, mais aussi celles de Vincennes et celles du Ministère français des Affaires Etrangères. (Il n'a malheureusement pas eu accès aux archives serbes). Il s'agit donc d'une recherche sérieuse et fouillée, qui offre un flot d'informations détaillées et chiffrées sur cet épisode encore peu connu des Tunisiens.

L'ouvrage comporte deux parties. La première (pp. 13-78) esquisse l'histoire de Bizerte de 1881 à 1914 et présente les divers établissements sanitaires de la zone voués à jouer un rôle de premier plan pour soigner les blessés et les malades serbes. Nous y trouvons également le récit du repliement de l'armée serbe et du choix de Bizerte comme base arrière de la guerre. Enfin on y détaille aussi les arrivées et départs (les combattants guéris repartant sur le front de Salonique) des navires, avec pour chacun le nombre, l'unité et le grade des hommes transportés. Ces traversées de la Méditerranée étaient extrêmement dangereuses à cause des sous-marins allemands. Plusieurs torpillages eurent lieu, qui firent à chaque fois des centaines de victimes.

La seconde partie (pp. 79-176) a pour centre d'intérêt tous ces blessés, mutilés et malades. Elle décrit leur quotidien, leurs

RECENSIONS

souffrances, mais aussi leur pratique religieuse et leurs activités culturelles (théâtre, musique, journaux). Ces hommes, déjà marqués dans leur chair par la guerre, eurent à souffrir de la malnutrition et de diverses épidémies comme le choléra, le typhus et la grippe espagnole, qui sévirent en Tunisie durant cette période ; ce qui entraîna une forte mortalité. Ils purent cependant bénéficier de la présence de grands médecins tels Barthélémy, Charles Nicolle, Ernest Conseil, etc., et de l'Institut Pasteur de Tunis. Grâce à eux, on découvrit l'origine, l'agent transmetteur (le pou) et le traitement du typhus exanthématique.

Dans la conclusion, l'Auteur s'interroge sur l'absence de mémoire, en Tunisie et en Serbie, par rapport à cet épisode de la 1^{ère} Guerre mondiale. A cela il y a surtout des raisons de politique intérieure, l'un et l'autre pays ayant choisi de célébrer d'autres mémoires collectives jugées plus importantes.

A. FERRE

Ahmad B. MAKHLUF AL-SHABBÎ, *Majmû` al-fadâ'il fî sirr manâfi` al-rasâ'il fî bidâyat al-tarîq li-ahl al-tahqîq*, Introd. et éd. critique Mabrûk al-Sûsî, Tunis, Jam`iyyat al-Shâbbî li-l-tanmiya l-thaqâfiyya wa-l-ijtimâ'iyya, 2018, 489 p.

Ce maître-soufi est resté longtemps ignoré au Maghreb, alors que l'Orient arabo-musulman a reconnu l'importance de sa « voie » ainsi que son influence. Ali al-Shâbbî lui a consacré une étude (*Al-`Arîf billâh Ahmad b. Makhlûf al-Shâbbî wa-falsafatu-hu al-sûfiyya*, Tunis, 1979 puis 1982). De même, l'Encyclopédie des auteurs tunisiens présente une brève biographie (*Tarâjim al-mu'allifîn al-tûmusiyyîn*, vol. 3, pp. 121-124) de ce fondateur de la *Tarîqa shâbbiyya* mort en 898/1492 (ou 887/1482, selon le *Tarâjim*), et considéré comme le troisième « imâm » soufi de l'époque des Hafsides, les deux premiers étant Abû l-Hasan al-Shâdhilî et Ahmad b. `Arûs. C'est ce dernier d'ailleurs qui initia Ahmad al-Shâbbî à la voie soufie. L'un de ses disciples, `Alî b. Maymûn al-Maghribî, alla se fixer à Damas, où il attira de nombreuses personnes dans la « voie » de son maître.

RECENSIONS

L'édition critique proprement dite est précédée de quatre chapitres. Le premier présente le milieu dans lequel a vécu l'auteur : culture, vie religieuse, vie politique, sociale et économique. Le deuxième est une biographie détaillée d'al-Shâbbî. Le troisième traite assez brièvement du *tasawwuf*, en distinguant le soufisme sunnite et le soufisme « philosophique », celui-ci professant, à la suite d'Ibn `Arabî, l'unité d'existence entre Dieu et le soufi (*wahdat al-wujûd*). En effet, si Ahmad al-Shâbbî se veut fidèle à l'islam sunnite, il reste que sa doctrine est influencée par les idées néo-platoniciennes professées par les *Bâtiniyya* et, en Occident, par Ibn `Arabî. Quant au chapitre 4, il donne un aperçu de la manière dont Shâbbî commente le Coran. Son *tafsîr* repose sur l'amour de Dieu et l'union à lui, qui peut aller, pour les plus parfaits, jusqu'à l'unité d'existence. Au plan de l'interprétation, chaque verset, chaque mot du texte coranique, comporte un sens caché (*bâtin*), et le commentateur (*mufassîr*) a seulement la capacité d'approcher cette signification de l'entendement du lecteur, sans plus.

La présente édition critique s'appuie sur trois copies tardives ; en effet, la plus ancienne (qui est le manuscrit de base) date de l'année 1370/1951. L'éditeur a corrigé certains mots fautifs tout en signalant leur orthographe dans les manuscrits. D'autre part, il a ajouté les références au Coran et au hadîth, et il a expliqué en note un certain nombre de termes du *tasawwuf*. Précisons que *Majmû` al-fadâ'il* est un recueil de 81 lettres adressées par Shâbbî à ses « novices » (*mûridîn*) ; elles ont été rassemblées par l'un d'eux.

A. FERRE

Hamîda HAMAYDI AL-'AYYARI, *Al-tabchîr wa-l-ta`lîm fî Tûnus : machrû` al-Ab François Bourgade (1806-1868)*, Tunis, 2018, 238 p.

L'Auteure se propose de décrire les activités de l'abbé François Bourgade en Tunisie, avant l'établissement du Protectorat. Rappelons en quelques lignes l'histoire de ce prêtre français qui, en 1838, demande à quitter son diocèse d'Auch pour se rendre en Algérie afin de se mettre au service des Français récemment établis là-bas à la suite de la conquête de 1830. En raison de différends avec l'évêque d'Alger, il se retrouve à Tunis dès 1840, avec la double mission

RECENSIONS

d'assurer la direction spirituelle des Sœurs de St. Joseph et d'œuvrer auprès de la population française du pays. Mais il élargira bien vite ses activités, en créant des écoles ouvertes à tous, sans distinction de religion, et en publiant des ouvrages. Amené à quitter la Tunisie en 1858, il mourra à Paris dix ans plus tard.

La présente recherche, qui fut à l'origine un Mémoire de Magistère présenté à la Faculté des sciences sociales et humaines de Tunis en 2007, nous expose le projet éducatif et éditorial de l'abbé Bourgade, projet qui est, à juste titre, considéré comme une entreprise d'évangélisation (*tabchîr*). En effet, F. Bourgade, contemporain de l'élan missionnaire qui a marqué l'Europe du XIXe siècle, n'entend pas limiter son ministère aux catholiques, comme le font alors, par exemple, les Capucins italiens auprès de leurs compatriotes établis en Tunisie ; il se fait un devoir d'enseigner à tous, notamment aux musulmans, la doctrine chrétienne. A cette époque et dans le milieu musulman du Maghreb, il apparaît ainsi comme un prêtre hors-norme, dont les initiatives seront la source de fortes tensions avec les responsables catholiques, jusqu'à être *persona non grata* successivement en Algérie et en Tunisie.

Les sources utilisées par l'A. sont tout d'abord les publications principales de l'abbé Bourgade : *Les soirées de Carthage* (1847), *La clef du Coran* (1852), *Passage du Coran à l'Evangile* (1855) (le tout formant une trilogie), *Association de Saint Louis ou croisade pacifique* (1865). Elle a aussi beaucoup puisé à l'important article de Pierre Soumille : « Les multiples activités d'un prêtre français au Maghreb : l'abbé François Bourgade en Algérie et en Tunisie de 1838 à 1858 », in *Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Miège*, Aix-en-Provence, 1992, pp. 233-272. La recherche est divisée en deux parties comportant chacune trois chapitres. La 1^{ère} partie (pp.16-109) traite du lien entre l'enseignement et l'évangélisation, en exposant tout d'abord la doctrine catholique et les positions de l'abbé Bourgade. Puis sont inventoriés les outils de l'évangélisation par l'enseignement ; ici interviennent les dialogues imaginés par l'abbé et les personnages qu'il met en action : le prêtre, le *muphti*, le *cadi*, etc. ; également le rôle de l'école et des programmes

RECENSIONS

d'enseignement. Le chapitre 3 souligne les limites et, finalement, l'échec des initiatives du prêtre. La seconde partie (pp. 110-206), quant à elle, sélectionne trois problèmes abordés dans la trilogie : la femme, l'éducation des enfants et l'esclavage.

Le principal mérite de cet ouvrage, c'est de mettre à la portée de lecteurs arabophones la pensée et les projets d'un « missionnaire catholique » durant la période qui a précédé, en Tunisie, le Protectorat français. A ce titre, il prend place à côté d'autres travaux de chercheurs tunisiens tels que Madîha Machrafiyya (*al-Madâris al-hurra al-firansiyya fî-l-Iyâla al-Tûnusiyya*, 1990), Fathi Qâsimî (*al-Jadal al-dîni fî-Tûnus*, 2007), Abdelmajid Charfi (*al-Haraka l-tabchîriyya fî Tûnus fî l-qarn al-tâsi`ashar*, 1971).

L'A. montre bien que les dialogues imaginaires de la trilogie sont, pour Bourgade, un simple prétexte pour dénigrer Muhammad, le Coran et la doctrine de l'Islam, en reprenant les principaux griefs des polémistes occidentaux à cette époque. Le « prêtre » entend démontrer la supériorité de la doctrine évangélique sur celle du Coran, et amener ses interlocuteurs à y adhérer. Ce qu'ils feront à la fin, en répondant *amîn* au *Credo* récité par le prêtre !

Cela dit, on se permettra de signaler quelques déficiences dans la présente étude. Tout d'abord, à notre avis, il manque à celle-ci une progression logique, notamment dans les chapitres I et II de la première partie, dont le plan nous paraît déficient, si bien que la pensée de Bourgade en devient morcelée et passablement confuse. Par ailleurs, certaines affirmations sont contestables : écrire, par exemple, que les tribunaux de l'Inquisition existaient dans l'Eglise catholique depuis le 4^{ème} siècle est inexact. La présentation de la doctrine catholique actuelle vis-à-vis des religions ne tient pas compte des textes officiels du concile Vatican II. On rencontre des négligences dans la transcription des termes non arabes (la note 483 de la p. 210 en est un bon exemple : il faut lire les mots français de droite à gauche !). D'autre part, la présentation de la Bibliographie (pp. 220-225) laisse à désirer : absence de dates, d'éditeurs, etc. A propos de bibliographie, l'ouvrage ayant été publié en 2018, on

RECENSIONS

aurait pu signaler l'important article d'A.-M. Panel : « Une bibliothèque à Tunis au temps des réformes ottomanes : l'inventaire du fonds de l'abbé Bourgade », in *IBLA*, n° 205 (2010), pp. 3-54.

A. FERRE

Bertrand LE GENDRE, *Bourguiba*, Paris, Fayard, 2019, 444 p.

La littérature consacrée au « Combattant suprême » est abondante, et ce n'est que justice, vu la personnalité de celui qui a su conduire, patiemment mais fermement, son pays à l'indépendance. Un certain nombre de ses proches collaborateurs ou de ses compagnons de lutte ont attiré l'attention sur l'un ou l'autre aspect de la vie et de l'action de Habib Bourguiba. Ces témoignages sont souvent partiels, parfois même partiiaux. Le présent ouvrage pourra figurer en bonne place parmi les biographies de cet homme d'Etat tunisien, car il s'appuie sur une vaste documentation qui, en plus des textes déjà publiés, puise largement aux archives tunisiennes et françaises, ainsi qu'aux entretiens avec des témoins directs, sans oublier les « ressources en ligne ». La Bibliographie des pp. 421-434 reflète bien l'étendue de cette documentation. L'auteur, qui fut un temps rédacteur en chef au journal *Le Monde*, a utilisé au mieux ses réseaux de contacts.

Nous sommes donc en présence d'une biographie aussi complète que possible, malgré certaines lacunes, qui ne sont d'ailleurs pas imputables à l'auteur. Par exemple, sur tel ou tel détail de l'enfance de Bourguiba, nous devons nous contenter du témoignage de l'intéressé, ses proches étant décédés bien longtemps avant lui. On sait, par exemple, que la date officielle de sa naissance, 3 août 1903, est incertaine, et que celle-ci remonte probablement à 1901. Quoi qu'il en soit, sa vie couvre tout le XXème siècle, puisqu'il est décédé en avril 2000. Autre exemple de lacune assez surprenante : l'entretien entre les présidents De Gaulle et Bourguiba, qui s'est tenu le 27 février 1961 au château de Rambouillet et qui a duré cinq heures et demie, n'a fait l'objet d'aucun compte rendu, mais seulement d'un laconique communiqué officiel. On sait pourtant qu'il y fut question, entre autres, de l'épineux problème de la base française de Bizerte. Aussi, quand la crise éclatera l'année suivante,

RECENSIONS

chacun des interlocuteurs accusera l'autre d'avoir failli à ses engagements, sans qu'il soit possible de le vérifier, faute de documents. De même encore, l'absence de notes de la part de Bourguiba sur les nombreux rapports qui lui étaient présentés. En effet, plutôt que de les lire, il s'en faisait exposer l'essentiel oralement ; ils ne donnaient donc lieu à aucune annotation écrite.

Cela dit, la présente biographie détaille avec beaucoup de clarté les différentes étapes de l'action politique de Bourguiba et, par le fait même, l'histoire de la Tunisie depuis les années 1920 jusqu'en 1987. C'est à Paris, durant ses études supérieures, que le futur Président commence à s'intéresser à la politique. En effet, à côté de ses études de Droit (il deviendra avocat), il s'inscrit à l'Ecole libre des sciences politiques. De retour à Tunis, il adhère au parti du Destour. Il semble avoir compris très tôt que l'action politique et, plus précisément, la lutte pour l'indépendance de son pays, ne pourraient réussir sans l'appui du peuple. Aussi mettra-t-il à profit ses qualités d'orateur pour rechercher constamment le contact vivant avec l'auditoire, utilisant le plus souvent la langue concrète et imagée de l'arabe tunisien.

On ne reviendra pas ici sur les grandes réformes qui ont marqué les premières années après l'indépendance de la Tunisie : elles sont bien connues et l'auteur en expose la genèse, le contenu et les résultats avec précision. Soulignons plutôt que l'originalité de cette biographie tient en partie à la dimension « psychologique » du personnage. Au fil des pages, nous découvrons un homme souvent diminué par la maladie (les années de prison et d'exil y ont sans doute contribué), mais fier et inébranlable dans ses convictions. Bourguiba paraît n'avoir jamais douté d'obtenir un jour l'indépendance de son pays, sans pour autant recourir à une violence systématique, mais grâce à sa force de persuasion. D'autre part, malgré les critiques émises à propos de certaines de ses initiatives, les constructions notamment, il ne semble pas avoir profité de sa position pour s'enrichir. Durant sa jeunesse, et même lorsqu'il eut une famille à sa charge, il souffrit de problèmes pécuniaires puisque, rappelons-le, il avait abandonné sa carrière d'avocat pour se lancer en politique.

RECENSIONS

L'auteur évoque également certains aspects moins nobles du personnage : un *ego* parfois embarrassant, une confiance excessive en soi qui affecta les relations avec ses collaborateurs, surtout durant les dernières années de présidence. L'histoire de la Tunisie aurait certainement suivi un autre cours, si son Président avait eu le courage d'écouter ses proches et de tirer les conséquences de son état de santé défaillant ; mais il doutait de la capacité de ses successeurs à poursuivre son œuvre. Le chapitre intitulé « Les errances d'un vieil homme » (pp. 315-325) relate la triste déchéance de celui qui, malgré tout, a façonné avec détermination le destin de son pays.

Disons, pour terminer, que le livre de B. Le Gendre expose en toute impartialité les événements de cette période, dont certains conservent encore une part d'obscurité, comme par exemple l'assassinat de Farhat Hached. On se permettra cependant une légère réserve à propos du *Modus vivendi* signé en 1964 entre la Tunisie et le Saint-Siège. L'auteur dit que ce fut un accord « aisément négocié » (p. 170). Certains délégués ont, pour leur part, affirmé que les négociations furent ardues et rudes

Une Chronologie de la vie de Bourguiba et un Index complètent utilement l'ouvrage.

A. FERRE